

CHAPITRE V

COMMENT FUT ENVAHI
LE DÉPARTEMENT*La progression ennemie*

La rive gauche de la Seine franchie avait servi de base de départ à diverses colonnes fonçant dans plusieurs directions : l'une vers Pacy-sur-Eure, Bueil et l'est dans l'orientation de Paris, une autre courant directement de Louviers sur Conches, en laissant Evreux sur son aile gauche, pour s'ouvrir la route de l'Orne, une autre encore prenant Le Neubourg et Brionne comme axe et se disposant en éventail, vers le nord du département et vers Bernay au sud.

La première de ces colonnes se heurta, aux environs de Villiers-en-Désœuvre, près de Bueil, à 300 soldats français, arrivés dans la soirée du 12 juin. Mais cette défense improvisée manquait de grosse artillerie. En revanche, les Allemands tirèrent sur la localité à obus incendiaires : plusieurs maisons de la place furent brûlées, l'église, belle œuvre du XIV^e siècle, fut endommagée.

Le vendredi 14 et le samedi 15, la bataille se déplace vers Ivry, là où trois siècles et demi plus tôt Henri IV s'ouvrait la route de Paris. Les troupes françaises sont installées à Anet, les troupes allemandes à Ezy. Beaucoup d'habitants et de réfugiés s'abritent dans les caves qui surplombent Ezy ; mais les obus viennent éclater à l'entrée même des refuges. Dès le 11 juin, Ezy, après deux bombardements, avait connu la panique : un motocycliste, surgissant dans la nuit, avait annoncé que les Allemands étaient à Pacy.

Le dimanche 16, le gros des forces allemandes, autos, motos, bicyclettes, artillerie montée, traversent Ivry-la-Bataille, venant de Garennes. A la fin du mois, l'occupant organisera dans ce pays un des premiers camps de réfugiés, avec le concours du S.N.V., des majors et des infirmières allemandes, règlementant le passage et l'itinéraire des convois de rapatriement.

Sur la route de Conches

Dominant la vallée du Rouloir, Conches sur sa colline attend les événements, qui vont l'atteindre à son tour.

Sur la route qui relie la ville au Neubourg, à peu près à mi-distance, se trouve un bourg nommé Emanville. Sur cette route, depuis mai, n'ont cessé de passer, allant vers le sud, les convois des réfugiés. Dans la nuit du jeudi 13 au vendredi 14, des troupes coloniales, composées d'annamites et de méridionaux, et formées d'infanterie et d'artillerie légère, prennent position dans le bourg ; quelques éléments anglais se joignent à eux. Des observateurs s'installent dans le clocher, déroulent leurs fils. Il est 13 heures : leurs canons de 75 et de 37 entrent en action. La réplique allemande tarde jusque vers 15 heures ; mais au loin, on entend le crépitement des mitrailleuses.

Enfin, vers 20 heures, le soir, l'ennemi attaque. Ses avions descendent en rase-mottes et mitraillent les annamites et les coloniaux, rapidement désorganisés, battant en retraite, en entraînant leurs canons, mais en abandonnant leurs cartouches, munitions, mitrailleuses, fusils, sacs, etc...

Au petit jour, des mitrillages claquent encore entre la Gouberge et Ormes, à l'est d'Emanville et de la route Conches-Le-Neubourg : là, un détachement français tient toujours. Mais à 5 heures et demie, il lui faut, à son tour, se replier : les avant-gardes allemandes trouvent la route libre. Et cette route, c'est celle de Conches.

Conches, aux environs du 25 mai, avait été le point de concentration du 3^e Corps d'Armée belge, qui essayait de se reformer, mais qui, dès le 3 juin, dut y renoncer, et se replier vers Nantes et vers Toulouse.

Le lundi 10 juin, dès 5 heures du matin, des avions allemands avaient observé le trafic incessant des convois anglais qui montaient de Conches vers Le Neubourg ou vers la route de Paris : leur longue file se croisait avec celle des réfugiés descendant vers le Sud. En divers points, la route avait été attaquée par les avions, à Emanville, Faverolles, Louversey. Et il y avait eu des morts.

A 13 heures 30, c'est à Conches même que les avions s'en prennent, visant surtout les abords de la gare, faisant peu de dégâts et neuf victimes. La population, qu'avaient déjà ébranlée les récits des réfugiés, et surtout ceux venant d'Evreux, s'enfuit en majeure partie durant la nuit, abandonnant maisons et magasins.

Il y avait des troupes à Conches. Elles creusent des meurtrières dans les murs aux abords de la ville. Trois lignes concentriques de défense sont disposées avec canons et mitrailleuses. Le commandant de la place se prépare à la lutte.

Le jeudi 13, on apprend l'occupation d'Evreux. Des patrouilles sont immédiatement envoyées en diverses directions. Car Evreux n'est qu'à dix-huit kilomètres. Et il faut aviser. Une des patrouilles ne revient pas. Est-elle prisonnière ? L'ennemi est-il si proche ?

Mais un régiment de jeunes soldats écossais se présente : c'est lui qui est chargé de relever les troupes françaises de la défense de Conches. Cependant, rien n'est changé au plan de la résistance et dans la ville on s'attend toujours au combat.

Le vendredi 14, à midi juste, un coup de canon déchire l'air. Est-ce la bataille qui commence ? Une vive canonnade s'engage bientôt dans le lointain, avec, un peu plus tard, la réplique des fusants allemands. Conches ignore alors qu'il s'agit du combat d'Emanville. Et c'est pourtant à ce combat que la ville doit son salut. Au lieu de tomber sur ses maisons, sur l'église Sainte-Foy, sur le vieux dojon du XII^e, les obus, qu'allemands et français échangent, pleuvent à 11 kilomètres de là, dans la campagne, ne faisant que peu de dégâts, et mettant seulement à mal la toiture de la petite église de ^{Portes} Conches demeure hors de l'action, et quelques heures plus tard, tombe aux mains des Allemands sans combat.

Les rues de la ville voient passer en trombe une des divisions blindées qui ont franchi la Somme à l'aube du 5 juin et qui ont participé à la prise de Rouen. Leur marche nous est connue par un rapport militaire allemand publié en janvier 1941 dans le *Berliner Illustrierte Zeitung*.

Remontant vers le nord, cette division s'était d'abord battue dans la région d'Yvetot, de Fécamp et de Saint-Valéry. Après avoir procédé à de rapides opérations de nettoyage, elle longe la côte de Fécamp au Havre, remonte la rive droite de la Seine, franchit le fleuve à Poses, c'est-à-dire un peu à l'est de Pont-de-l'Arche et arrive à Louviers. De Louviers, elle fonce à vive allure sur Conches, en coupant la Nationale 13 à 6 kilomètres à l'ouest d'Evreux, qui ne fait pas partie de son plan d'opérations.

Le 17 juin, de grand matin, elle atteint Sées dans l'Orne. L'après-midi, vers 15 heures, elle est dans la région d'Ecouché, où un choc rapide se produit avec les forces françaises. Enfin, elle se lance en direction de Cherbourg, dans un mouvement enveloppant, par Briouze, Flers, Tinchebray et Villedieu.

Comme à Conches, c'est sans combat que l'ennemi pénètre à Damville, après un engagement un peu au-dessus du bourg.

Dans plusieurs des petites localités de la région, les Allemands, pour se loger, défoncent les portes des maisons désertes, et font main-basse, après les pillards, sur tout ce qu'ils trouvent, dans les caves comme dans les boutiques.

A La Guéroulde, la semaine suivante, deux allemands s'introduisent à l'église et sonnent à toute volée les cloches. Le Curé, qu'ils n'ont pas prévenu et qui s'étonne, vient s'informer :

- C'est l'armistice, lui déclare-t-on. Guerre finie avec la France... Kamarade...

Le 15 juin au soir, les éclaireurs motorisés allemands traversent Breteuil, poussant en direction de Bourth et de Verneuil.

La guerre et les bombes à Verneuil

Dès le 9 juin, l'atmosphère était enfiévrée à Verneuil, où parvenait la nouvelle du bombardement d'Evreux.

Dans la soirée, le tocsin a pelait la « garde nationale » aux armes : des parachutistes, disait-on, avaient été lâchés dans la région de Tillières. Battues et recherches ne donnèrent rien. Mais toute la nuit, d'étranges menaces planèrent sur la région : des fusées s'allumèrent dans le ciel au-dessus de la campagne proche. Au matin du 10, la municipalité décidait de déplacer le lieu du marché, qui au lieu de se tenir place de la Madeleine, s'installait le long des promenades, sous les ombrages des vieux arbres.

Après une matinée calme, chacun commençait à se rassurer. Les ouvriers venaient de reprendre le travail dans les ateliers, quant, à 13 heures 35 exactement, des vrombissements d'avions se firent entendre, et quelques secondes plus tard, les premières explosions.

Douze appareils allemands s'attaquaient à la gare, qu'ils prenaient d'enfilade, depuis la Porte-de-Breteuil jusqu'à l'embranchement de la ligne de La Loupe. Plusieurs trains stationnaient à Verneuil : un train de troupes, un train sanitaire vide avec son personnel, et un train de matériel. Sur les quais, de nombreux réfugiés attendaient le passage problématique d'un convoi d'évacuation.

Plus de soixante victimes, parmi lesquelles beaucoup de femmes et d'enfants gisaient sur le sol, les unes tuées sur le coup ou agonisantes, les autres plus ou moins gravement blessées. On transporta celles-ci soit à l'hôpital de Verneuil, soit à l'hôpital complémentaire de l'École des Roches.

Un soldat anglais, pris sous les boggies d'une lourde voiture sanitaire, succomba après trois heures d'agonie, malgré les efforts des cheminots et des sauveteurs pour le dégager. Son corps demeura sous la masse de ferraille à peu près deux mois, jusqu'au moment où une grue, venue de Chartres, put relever le wagon sanitaire.

Les dégâts matériels du bombardement étaient considérables. Du passage à niveau de la route de Breteuil à celui de la route de Saint-André, voies ferrées et convois ne présentaient plus qu'un amas inextricable de fer et d'acier. Le bâtiment des messageries G.V. et le bureau du chef de district étaient pulvérisés.

C'est le 15 juin, à 23 heures 45, que les premières troupes allemandes entrèrent dans la ville. Le lendemain les officiers ennemis prenaient contact avec le Maire, M. Léon Labbé, demeuré à son poste, malgré l'exode massif de la population.

Les occupants commencèrent le pillage de nombreux magasins, surtout des bijouteries : pillage organisé et systématique, des camions stationnant à proximité et les objets les plus divers s'y entassant pour prendre la direction de l'Allemagne.

L'École des Roches fut transformée en camp de prisonniers et reçut près de quinze mille soldats français, que la population s'ingénia à ravitailler... et aussi souvent que c'était possible, à faire évader. Le camp comptait encore deux mille hommes en janvier 1941, quand fut donné l'ordre de le transférer en Allemagne.

Au-delà de Verneuil, l'avancée allemande se poursuivait rapidement par l'occupation de Rugles, où le gros des troupes se trouvait le dimanche 16 juin.